

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[La] Nouvelle Clémentine, ou Lettres de Henriette de Berville [Document
électronique] / par M. Léonard

LETTRE 1

p1

Henriette à Emilie.
que sont devenus, mon Emilie,
ces jours heureux que nous
avons passés au couvent ? Où
sont les jeux de notre enfance,
nos plaisirs purs, notre joie franche,
et le charme qui accompagnait

p2

ces premières jouissances ?
Mon amie ! J' ai tout perdu. L' âge
du bonheur est déjà fini pour moi.
J' entre dans une carrière douloureuse,
dont les bornes s' étendront
peut-être aussi loin que ma vie.
En sortant du cloître, je crus
renaître un instant. L' air si doux
de la liberté que je commençois
à respirer, le tableau d' un monde
enchanteur, des amusements nouveaux,
tout conspirait à me séduire.
Mon ivresse dura peu, tu le
sais ; je reconnus bientôt l' illusion
de ces plaisirs. La campagne sembloit me
promettre des

p3

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

objets plus faits pour mon coeur :
j' ai trouvé par-tout le même vuide,
le même dégoût. Que vois-je
autour de moi ? Une nature
muette ; d' ennuyeux déserts. Rien
n' y parle à mon ame. Je ne sais
quelle sourde inquiétude me suit
au milieu de nos fêtes villageoises
et de nos cercles bourgeois.
J' ai vu le temps où le paysage
que j' habite m' auroit charmée :
mais les goûts changent, et je
commence à m' appercevoir que
j' y suis seule.
D' où vient donc ce malaise, qui
me fait fuir le monde, et soupirer

p4

loin de lui ; chercher la solitude,
et m' y déplaire ; rêver sans objet ;
m' attrister sans cause ; qui me
rend distraite, indifférente, et
me met sans cesse en contradiction
avec moi-même ? ô ma chere !
Que cet état me pese ! Que n' es-tu
près de moi ! Combien nos
coeurs se plairoient à s' épancher !
Viens consoler ton Henriette !
Laisseras-tu passer la belle saison
sans revoir les bosquets de Trénel ?
Les pluies du printemps sont
écoulées : il regne maintenant
dans nos campagnes une fraîcheur
délicieuse, et la verdure

p5

est dans tout son éclat : viens !
J' ai besoin d' une amie : oui, d' une
amie ; c' est le mot, n' est-ce pas ?
Nous parlerons de notre premier
âge ; et je jouirai du moins de ma
félicité passée, puisqu' il ne m' en
reste plus d' autre.

LETTRE 2

p6

à la même.

je ne te verrai donc point ! Tu
ne peux quitter une tendre mere !
Mais nous nous écrivons, et je
te confierai mes peines. Oh ! Si
j' étois menacée de quelque orage !
Tu m' effraies. Dès qu' une fille
s' ennuie, dis-tu, elle n' est pas
loin d' aimer. Je n' ose descendre
dans mon coeur ; je crains d' y
découvrir une foiblesse... il faut
pourtant te faire un aveu : Seligny
est ici depuis huit jours. à son
abord, je n' ai pu me défendre

p7

d' une secrette émotion : je crois
même que j' ai rougi. Oui, en
vérité, j' ai rougi ! Que je m' en
veux d' être si timide... après
tout, c' est votre faute :
qu' aviez-vous besoin de le préconiser ?
Voilà, mademoiselle, à quoi
vous m' exposez avec vos louanges.
On se prévient pour un objet
sans le connoître : l' imagination
l' embellit ; et quand il paroît,
l' illusion demeure.
Nous voyons souvent Madame
De Mery. C' est une jeune
veuve, aimable, étourdie,
inconséquente : elle a des graces,

p8

de la gaieté, beaucoup de caprices ;
et c' est ce qu' on appelle,
dit-on, une jolie femme.
Nous avons encore la Baronne
De Norton et sa fille. Celle-ci
paroît fraîchement sortie du couvent.
Ce sont de ces figures fades,
dont il ne reste aucune idée quand

on les quitte. Sa mere a le geste mâle, la voix haute, l' air fier et dur, parle beaucoup, n' écoute point, répond quand il lui plaît, vous mesure du coin de l' oeil, et promene avec dédain une large tête qui s' enfonce dans ses deux épaules. La nature s' étoit proposé

p9

d' en faire un homme ; mais l' ouvrage n' a pas été fini. Te citerai-je Mercourt, qui se déchaîne contre toutes les femmes qu' il a connues ? Quelle maladresse ! Les hommes qui nous décrivent entendent bien peu les intérêts de leur amour-propre ! Tu vois que je ne manque point de société. Que me faut-il donc ? Je l' ignore : mais peut-être le saurai-je trop tôt !

LETTRE 3

p10

à la même.

je ne suis point si prévenue en faveur de ton ami, que tu l' imagines. J' ai déjà commencé à lui trouver des défauts ; preuve que je l' observe de sang-froid. Ce n' est point le dépit qui me fait parler : hélas ! Il n' en est peut-être que plus à craindre ; et je l' aime beaucoup mieux depuis que je l' admire moins. Souvent il m' entretient de ses voyages. Avec quelle avidité je l' écoute ! Je frémis quand il peint

p11

les dangers qu' il a courus. Je le suis dans chaque pays. Vante-t-il les charmes de ses habitantes ? Je voudrais alors qu' il n' eût tenu à personne dans le monde. Quelquefois je lui demande, en riant, s' il n' a jamais aimé ? Il s' en défend, je ne sais pourquoi : et je ne sais pourquoi j' ai fait cette question.

Il lui est venu dans l' idée de m' apprendre le dessein : tu rirois de voir le maître avec l' élève. Seligny dirige mon crayon, et ce moment n' est pas celui où je suis le plus tranquille. S' il arrive à ma

p12

soeur de nous quitter, je deviens déconcertée, timide, aussi-tôt que nous sommes seuls... tout cela m' alarme : je ne suis point en paix. Ah mon amie ! Aurois-tu deviné ?

LETTRE 4

p13

à la même.
quel sentiment délicieux j' éprouve en commençant cette lettre ! Elle te peindra ma joie. Je renais au bonheur. C' est en vain que je voudrais me le dissimuler : Seligny m' est cher. Ce n' est point de l' amour qu' il m' inspire ; c' est une amitié tendre fondée sur l' estime. Tout ce qui m' environne me peint la sérénité d' un beau jour. Je jouis avec transport de chaque objet. Une matinée de printemps me charme. Je me

p14

promene avec délices dans ces
bois qui me sembloient déserts ;
leur solitude n' a plus rien qui
m' attriste : j' y porte un autre
moi-même, et son image embellit la
nature. Comment un penchant
si doux pourroit-il être
funeste ? Cela n' est pas concevable.
Cependant je crains... je crains
Madame De Meri. Ne voilà-t-il
point déjà les soupçons qui
m' agitent, la jalousie qui me dévore !
J' avois donc tort de me croire
heureuse !
Je ne sais pas même dissimuler.

p15

Il m' est arrivé cent fois de me
trahir. Je palis ; mes yeux se
baissent ou se détournent ; souvent
des larmes s' en échappent, et
mon émotion est trop visible pour
qu' on puisse s' y méprendre. Juge
si des femmes l' ignorent ! En
vérité, je crois qu' elles ont vu que
j' aimois, avant que je m' en doutasse
moi-même.
Penses-tu qu' il ait été lié jadis
avec Madame De Mery ? Es-tu
bien informée ? Je ne la trouve
point si séduisante. Elle a je ne
sais quoi de libre et de décidé
qui doit repousser un coeur honnête ;

p17

mais si elle plaît, ses défauts
sont un charme de plus.

LETTRE 5

à la même.

eh bien ! J' ai suivi tes conseils.
Tu crois que Seligny, trompé par
ma froideur, a paru s' en affecter ;
qu' il a marqué de l' inquiétude ;

qu' il a cherché à s' éclaircir ? Tu
t' abuses. Il a passé tout un jour sans
me parler. J' étois si outrée, que
le soir j' ai eu mille attentions,
mille égards pour Mercourt que
je déteste. J' ai même affecté de
lui sourire au moment où les
pleurs alloient s' échapper de mes
yeux.

p18

Ce matin j' ai rencontré Seligny :
je l' évitois. Il m' arrête et
me présente une lettre. Une lettre
à moi ! Qu' avons-nous de particulier
à nous dire ? J' aurois dû
la refuser. ô ! Mon Emilie !
D' où vient donc l' étrange
ascendant que cet homme a pris sur
moi ? D' où vient suis-je si foible
auprès de lui ? Tu ne saurois croire
à quel point il m' en impose ! J' ai
reçu sa lettre d' une main tremblante
et comme à la dérobée,
tant j' étois confuse ! à l' instant
un froid mortel s' est répandu sur
mon coeur. J' ai voulu lui rendre

p19

ce fatal écrit ; il venoit de s' éloigner.
Faut-il t' avouer ma honte ?
Au fond de l' ame, j' étois charmée
d' avoir sa lettre ; en la recevant,
je brûlois de l' ouvrir : je me
tourmentoïs à deviner ce qu' elle contenoit.
Quelle enfance ! Jamais
je ne me suis trouvée si ridicule !
Mais juge de ma surprise : voici
ce qu' on m' écrit.

LETTRE 6

p20

Seligny à Henriette.

il faut vous quitter, mademoiselle ;
il faut partir. Un vain espoir
m'avoit séduit. Oui, j'osois
me flatter... mais dois-je vous
avouer l'idée que j'avois conçue
de vos sentiments, et que
j'embrassois avec toute la joie d'un
cœur qui obtient ce qu'il desire ?
Vous vous êtes bientôt empressée
de la détruire. Je me vois arracher
du sein des illusions les plus
douces ; et, comme si vous vouliez
me punir d'avoir été trop heureux,

p21

vous me marquez plus de
rigueur que vous n'avez jamais
eu d'indulgence. C'est une cruauté.
Si l'on n'aime pas, du moins
ne devrait-on point haïr. Je pars
accablé de ma disgrâce ! Eh !
Comment pouvois-je espérer de
vous mériter ? Esprit, beauté,
talents, fortune, vous avez tout :
et moi, je n'ai d'autre bien que
mon amour ; mais je vous voyois,
et j'étois consolé. Un seul de vos
regards me rendoit le plus heureux
des hommes... vous avez
déchiré le voile, et je suis
retombé dans mon néant. Ah ! Pourquoi

p22

vous ai-je connue ? Pourquoi
me suis-je livré à tous les sentiments
qui m'entraînoient vers
vous ? Ils sont beaucoup trop
tendres pour mon repos. Je suis
donc condamné à passer ma vie
dans les regrets ! Oubliez-moi,
mademoiselle : oubliez un infortuné.
Que mon idée ne trouble
point vos plaisirs. Vous êtes faite
pour aimer : puissiez-vous trouver
un cœur qui soit digne du vôtre !

Qu' il sera heureux le mortel qui
saura vous toucher ! Pour moi, je
dois renoncer à ce bonheur. Combien
je vais regretter de ne plus

p23

voir renaître ces moments qui
s' écouloient dans le sein de la
confiance ! ... adieu, mademoiselle !
Je ne vous verrai plus :
mais votre image me sera toujours
chère. Je la porterai partout
avec moi : c' est un bonheur
du moins que le sort ne pourra
me ravir.

LETTRE 7

p24

Henriette à Seligny.

je ne devois point m' attendre à
votre lettre, monsieur : je devois
m' attendre encore moins aux
plaintes que vous me faites, à
des aveux qui m' offensent, à des
soupçons qui me surprennent. Je
n' ai jamais connu la haine : c' est
un sentiment trop pénible, et qui
répandroit l' amertume sur ma vie.
Eh ! Quel motif aurois-je de vous
haïr ? Vous ne m' en donnez aucun,
et je vous supplie de le
croire. Quant à l' amour, il ne

p25

m' est pas moins étranger ; j' ignore
s' il est essentiel à mon bonheur,
et si je suis née pour le connoître.
L' amour n' est doux, que lorsqu' on
trouve un coeur qui rend tendresse
pour tendresse ; et si j' aimois, je
sens que je voudrois être aimée

sans partage. Mais c' est se flatter
d' un vain espoir : la plupart des
hommes n' ont pour but que de
satisfaire leur vanité en multipliant
leurs conquêtes... vous
ne leur ressemblez point, monsieur ;
je le veux croire. Ah ! Ne leur
ressemblez jamais ! Ne vous
amusez point de la sensibilité des

p26

femmes. Telle, sous des dehors
légers, cache souvent une ame
tendre et capable de s' attacher.
Si vous ne vouliez que l' éprouver,
cet amour dont vous feriez
un jeu deviendrait le malheur
de sa vie. Passez-moi cet avis
désintéressé ; c' est la seule
maniere dont je me vengerai de vos
reproches. Il étoit inutile, je
crois, de m' annoncer votre départ,
et de m' adresser des adieux.
Vous êtes libre de nous quitter
quand il vous plaira ; rien ne
vous arrête ici que votre goût.
Je conçois que vous auriez tort

p27

de rester dans un hameau ; vous
êtes né pour un plus grand théâtre.
Partez donc... je me garderai bien
de vous retenir ! Mais oubliez
ce que vous appelez mes
rigueurs, et ne voyez dans ma
conduite que l' ouvrage de ma raison.
C' est un aveu que je vous
dois, pour détruire les impressions
fâcheuses qui pourroient
vous rester ; vous ne les méritez
point, et je ne sais pas être
injuste.

LETTRE 8

p28

Henriette à Emilie.

je t' envoie une copie de ma réponse. Maintenant qu' elle est partie, je suis fâchée de l' avoir écrite. Il la trouvera dure. Oui, je l' ai maltraité, ma chere. Ce n' est pas ainsi qu' on écrit quand on aime. Il partira, je le prévois : il n' aura point eu l' adresse de distinguer, à travers mon dépit, les expressions de l' amour. Il me parloit de son infortune avec tant de confiance ! Il n' étoit heureux qu' auprès de moi ! Il m' aimoit.

p29

Le ciel nous avoit destinés l' un pour l' autre. Que de rapports entre nos sentiments ! Combien de fois nous est-il arrivé d' ouvrir la bouche pour exprimer la même idée ! ô mon amie ! Je sens qu' il faudra le pleurer. Je m' étois fait une douce habitude de le voir : quand il étoit absent je m' en occupois : il sembloit que je ne pusse exister sans lui ou sans son image. Quelle privation je me prépare ! Mon dieu ! S' il partoit... je le crains ; mais s' il m' aime il doit rester.
Madame De Mery nous quitte,

p30

et j' éprouve une secrète joie de son départ. D' où vient ce sentiment qui m' afflige ? Ah ! Que l' amour m' avileroit à mes yeux, s' il étoit quelqu' un au monde qu' il m' obligeât de haïr !

LETTRE 9

p31

Seligny à Monsieur De Murcé.

ô mon bienfaiteur et mon
ami ! J' ai besoin de vous écrire ;
j' ai besoin de répandre mon coeur
dans le vôtre. Depuis que je suis
chez Madame De Berville, je ne
me reconnois plus. Quelle
révolution s' est faite en moi ! Qu' est-ce
que j' éprouve ! ô ciel ! Je crains
de me l' avouer. Il est donc vrai
que j' aime ! Jusqu' ici j' avois des
goûts et non des sentiments.
Mon coeur s' usoit sans se fixer.
De là cette pénible incertitude,

p32

cette froide indifférence sur toutes
les scènes de la vie, cette
mélancolie qui me rendoit insipides
la possession, le séjour,
l' habitude... quelle différence !
Aujourd' hui tout m' attendrit, tout
me charme. Deux mois d' une félicité
pareille à celle que je goûte,
et je consens à souffrir deux siècles
de peine. Loin de Henriette,
que le monde me paroît frivole !
Je ne suis occupé que d' elle ; je
ne suis bien qu' auprès d' elle ; un
seul instant où je la perds de vue
est un tourment pour moi. Je
vais vous peindre celle que vous

p33

aimeriez, si vous l' aviez vue : elle a
la physionomie la plus douce, la
plus touchante. Il y a dans ses traits
quelque chose de céleste : c' est
une sérénité angélique qui donne
l' idée d' un bonheur sans mélange.
Sa voix... on dit que la voix d' une
amante est la plus douce de toutes
les harmonies ; mais celle de
Henriette s' insinue avec volupté dans

votre ame, et vous croyez toujours
l' entendre. Ajoutez à cela
une modestie si noble : elle baisse
avec tant de graces ses longues
paupieres, et rougit d' un air si

p34

naïf, qu' on ne peut la voir sans
être ému.
Nous avons fait, ces jours passés,
une promenade sur une petite
riviere qui baigne les murs
du parc : elle coule à travers une
longue allée de peupliers et de
frênes, qui forment, des deux
côtés, une voûte impénétrable
au jour. Nous trouvâmes sur le
rivage une troupe de villageoises
qui dansoient au son de la flûte.
Nos dames se mirent de la fête ;
et je sentis, dans cette occasion,
combien l' art quelquefois embellit

p35

la nature. Toutes vives, toutes
légeres qu' étoient ces villageoises,
leur danse me parut froide
et sans grace : il falloit voir
Henriette ; il falloit voir la molle
souplesse de ses mouvements,
cette négligence aisée qui plaît
sans y prétendre, cette variété de
formes, de positions, de tableaux,
qui présentent la beauté sous les
aspects les plus riants.
Nous fûmes reconduits jusqu' à
notre barque, et ce départ fut un
triomphe. Henriette, pendant la
route, me parut triste et rêveuse.
Le calme du soir, et l' obscurité

p36

formée par l' ombre des arbres
favorisoient sa mélancolie. J' étois

auprès d' elle ; je l' observois : nous gardions le silence, et j' étois heureux. Je ne desirois rien ; ma jouissance étoit complète. Un accident nous troubla : je me tenois sur le bord de la barque, et par un mouvement qu' elle fit, je manquai d' être renversé dans l' eau. Henriette, effrayée, jette un cri, me tend les bras, et s' éloigne aussi-tôt avec dépit. Toute la soirée elle eut du chagrin, me marqua une politesse froide, affectée, se plaignit d' une indisposition, et se

p37

renferma dès que nous fûmes arrivés. Henriette alors me détestoit sûrement, et je venois de l' éprouver si tendre ! Se peut-il que d' un moment à l' autre le coeur essuie des révolutions si bizarres !

LETTRE 10

p38

Henriette à Emilie.

j' ai de l' humeur, ma bonne amie ! J' en ai contre Seligny, j' en ai contre moi-même. Hélas ! Je crains bien que mes folies ne m' aient trahie, et qu' il n' ait remarqué combien il m' intéresse : je ne lui pardonnerois pas d' avoir fait cette découverte. Ce matin encore il m' apportoit des fleurs, suivant son usage : je les ai refusées. Ce refus l' a surpris. Et pourquoi, s' il vous plaît ? Parce-qu' ils ont tous l' orgueil d' imaginer

p39

qu' on ne peut leur résister. Il m' a remontré doucement que je lui faisais quelquefois la grace d' accepter ses bouquets. Je lui ai demandé fièrement si cette grace étoit une loi. L' hypocrite a vu que j' étois décidée, il s' est retiré d' un air triste : et moi, foible coeur ! Je l' ai rappelé... oui, je l' ai rappelé : j' ai pris les fleurs. Comment faire ? Il paroissoit si chagrin ! Quelle raison ! Ce n' est point là se défendre. Je le sens bien. Mais tenez, ma chere ! Quand il est près de moi, tous les projets que j' ai conçus s' évanouissent. Il

p40

a le talent de me persuader le contraire de ce que je voulois. Un moment de sa présence détruit des plans qui m' avoient coûté des nuits entieres à former ; et je suis toute surprise de penser comme lui. Pour vous mettre au fait : vous saurez qu' il a d' abord l' art de parler comme moi ; qu' ensuite il m' insinue adroitement des objections légères et faciles à combattre ; que bientôt il grossit les obstacles, et qu' à la fin je suis forcée de convenir qu' il a raison. Que direz-vous de pareilles ruses ?

LETTRE 11

p41

à la même.
nous arrivons du château de Madame Norton, où nous avons passé la journée. C' est un bâtiment gothique. Le maître est un homme sec, élancé, qui a toujours l' air de juger ses

vassaux. Il vous fait la description d' un tournois comme s' il y eût assisté lui-même ; vante beaucoup les anciennes modes, et conserve encore dans ses habits le costume du dernier siècle. Il m' a menée dans tous les coins de son habitation.

Peins-toi de longs appartements, où l' on voit pour tous meubles des tapisseries à grands personnages, et des fauteuils à franges. Dans une de ces salles, que M Norton appelle sa galerie de tableaux, j' ai remarqué douze ou quinze figures aussi roides que lui : ce sont ses aïeux. J' ai voulu voir la bibliothèque : j' y ai trouvé peu de littérature moderne, et pas un roman. J' en ai marqué ma surprise au baron, qui m' a déclaré son horreur pour ces livres, en termes si clairs, que je ne me suis plus avisé d' en parler. On

p43

a passé dans le parc, et nous y avons fait cinq ou six tours avec un silence qui ajoutoit encore à la dignité de notre marche. J' ai su qu' on se promenoit tous les jours jusqu' à une certaine distance du château, et qu' il n' étoit jamais arrivé qu' on allât plus loin. La cloche sonne, nous rentrons pour dîner. Je vois arriver un grand garçon bien décontenancé, bien gauche, qui ne paroît qu' à table, et à qui je n' ai pas entendu prononcer une parole : mais en revanche il m' a bien examinée ; j' ai cru que ses regards stupides ne

p44

cesseroient de me parcourir. Le

soir, pour s'égayer, on s'est permis de petits jeux innocents, qui m'ont causé un mortel ennui. Les tristes gens ! Je crois qu'ils n'ont jamais ri de leur vie ! Ils ne font rien comme tout le monde ; leurs plaisirs même ont un air grave, empesé, qui repousse la joie. Que cette journée m'a paru longue ! Je me suis demandé la cause de cette tristesse involontaire, et j'ai rougi de l'entrevoir. Oh, mon amie ! Il nous manquait un homme près de qui tous les lieux m'auroient charmée. Seligny n'était

p45

point avec nous : son idée n'a cessé de me poursuivre. On a voulu me faire chanter ; j'ai refusé : on m'a pressée, j'ai répondu par des pleurs. Qu'aura-t-on pensé de moi ? J'ai honte d'avoir été si foible ! Mais je me trouvais dans une disposition mélancolique, et tu sais qu'il est des moments où le moindre sujet fait sortir nos larmes, qui ne demandent qu'à couler. Mes distractions ont frappé tout le monde ; je paroissois m'ennuyer, me déplaire. Eh ! Qu'importe ? Il était trop vrai que je ne pouvois me contraindre.

p46

Quoi ! Pour un seul jour d'absence être au supplice ! Que sera-ce donc, grand dieu ! S'il faut nous séparer pour jamais ! Cette idée est affreuse... près de rentrer au logis il m'a pris un battement de coeur, un frissonnement dans tous les membres, qu'il me seroit plus aisé d'expliquer que de peindre. J'avois sur la poitrine un poids énorme : à mesure que j'avançois, je tremblois de

rencontrer celui que je cherchois
de tous mes yeux ; chaque personne
que j' apercevois causoit
un ébranlement dans mon ame.

p47

Il a paru : j' allois m' écrier : j' ai eu
la force d' étouffer ma joie. Mais
l' effet que sa présence a produit
sur moi n' est pas croyable : je ne
me reconnoissois plus ; ma gaieté
renaissoit ; mon sang circuloit
sans peine ; j' avois retrouvé mes
forces... ah ! Mon Emilie ! Jamais
je ne triompherai de cet
amour !

LETTRE 12

p48

à la même.
que je vais rendre Seligny jaloux !
Il faut qu' il ait son tour :
il ne sera point dit qu' il m' aura
chagrinée impunément. Le fils
du baron, ce lourd personnage
dont je t' ai parlé, est venu d' un
air embarrassé me dire... mais
comment répéter ce qu' il m' a dit ?
Je n' ai rien entendu. Au premier
mot d' amour, j' ai répondu par un
éclat de rire, ce qui l' a fort
déconcerté, je t' assure. Depuis ce
temps, il lui prend des accès de

p49

timidité, qui m' amusent. Dans
les fréquentes visites qu' il nous
fait, il vient s' asseoir auprès de
moi, et reste une heure entière
à me contempler, sans ouvrir la
bouche. Je souris ; il sourit : je

me leve ; il se leve : je retourne
à ma place ; il retourne à la sienne.
Souvent au bout de deux ou trois
heures, je quitte mon ouvrage,
et je parois toute étonnée de le
trouver là. Je voudrais l' éconduire :
mais cet homme est d' une patience
qui met la mienne en défaut ;
rien ne le fâche. Ne voilà-t-il
pas mon importun qui m' apporte

p50

un gros bouquet de roses !
Je lui crie de loin que les fleurs
m' incommode. Il va les jeter.
Seroit-il parti ? Non ; le voilà qui
rentre. Je vais paroître fort occupée
à écrire ; je ne le verrai
point... je crois qu' il ose regarder
ma lettre ! Oh ! S' il la lisoit,
il seroit bien puni. Il me fait des
questions ; point de réponse. Va-t-il
se retirer par dépit ? Point du
tout : il soupire, et s' assied à l' autre
coin de la chambre. Il y restera ;
car je ne veux plus m' en occuper.
Il lui convient bien d' avoir
de l' amour ! Ce sentiment

p51

délicat est-il fait pour lui ? Que
son entretien me déplaît ! Que
ses manieres me choquent ! Je le
trouvois moins odieux avant qu' il
s' avisât de m' aimer : du moins je
ne le regardois pas. Aujourd' hui,
je remarque en lui mille défauts.
Où es-tu, Seligny ? Où sont tes
tendres sons, tes prevenances
flatteuses, tes charmantes expressions ?
Quelle folie à Norton,
d' oser te disputer mon coeur ! Je
jure d' avance une haine immortelle
à tout amant qui chercheroit à me
plaire ; je ne veux aimer
que toi... mais pourquoi suis-je

p52

forcée de me taire ? Pourquoi le
coeur d' une mere est-il fermé à
mes tendres épanchements ? Si
je l' osois, j' irois embrasser ses
genoux, lui déclarer cette fatale
passion qui me tourmente, la
conjurer de sauver sa fille ; mes
larmes couleroient dans son sein.
Mais ce seroit l' iriter encore ! ô
ma chere ! ô mon unique amie !
De noirs pressentiments m' annoncent
que mes beaux jours sont
passés. Je viens d' ouvrir sous mes
pas un abîme d' infortune, et je
ne vois dans l' avenir que des sujets
de peines.

LETTRE 13

p53

à la même.
c' en est fait, je ne veux plus
m' occuper de lui ; je le bannirai
de ma pensée : il le faut ; je le
dois. Qu' il parte ! Ah ! Qu' il
parte ! Je frissonne encore du danger
que j' ai couru hier à la chute du
jour : je m' étois retirée dans un
bosquet ; je rêvois : j' étois dans un
de ces instants où le coeur est porté
à s' attendrir ; je sentois couler
mes larmes, quand Seligny parut.
Je ne sais s' il est une voix secrette
qui nous annonce nos destinées :

p54

mais je fus saisie, à sa vue, d' une
frayeur subite. Je voulois lui dire
de s' éloigner, je n' en eus pas la
force. Avec quel art il sut calmer
mes craintes ! Comme il rappelloit
par degrés la confiance dans

mon ame ! Et quelle douceur
insinuante il mêloit à ses discours !
Je lui parlai de Madame De Mery,
ce nom le fit rougir. Il m' avoua
qu' autrefois il l' avoit connue :
mais il me la sacrifioit ; il n' aimoit
que moi ; son bonheur
dépendoit des sentiments que j' aurois
pour lui. Je l' écoutois avec
un trouble que chaque instant

p55

sembloit accroître : ma rougeur,
mes yeux baissés me trahissoient
sans doute. M' aimez-vous !
Ajouta-t-il en me serrant contre son
coeur. Je ne pus lui répondre :
mais je le repoussai d' une main
tremblante. Il s' empare de cette
main, la porte à sa bouche, et la
couvre de baisers. Une flamme
inconnue coule dans mes veines :
je m' écrie. Son transport redouble :
il s' enlace dans mes bras, et
je sentis sur ma bouche
l' impression de la sienne. ô mon amie !
Que devins-je ? Ma vue s' obscurcit,

p56

mes genoux plierent, et je
tombai sans force aux pieds du
séducteur. Il me relève. Un nouveau
feu qu' il allume sur mes levres
me rappelle de ma foiblesse :
l' indignation me soutient contre
son audace. J' étois glacée de
frayeur, agitée comme la feuille.
Je m' appuyai contre un arbre, et
je l' accablai des reproches les plus
durs. Il se prosterna pour me fléchir.
Homme lâche ! Dis-je en
moi-même, l' humiliation ne te
coûte rien : tu sais t' avilir pour
mieux tromper. Je m' éloignois ;

p57

il me retint. Ses yeux étoient mouillés ; j' en fus émue. Que dis-je ! Ah ! Dieu ! Je vis l' instant où j' allois me jeter dans ses bras. Je détournai la vue ; je lui défendis de me suivre, et je m' échappai. à peine fus-je rentrée, que je sentis une oppression violente : je me soulageai par un torrent de larmes. Depuis ce moment, je n' ai point quitté ma chambre ; je suis malade ; j' ai le coeur navré, l' esprit en désordre : je crois que j' ai la fièvre. On a paru deux fois à ma porte, mais je ne répondrai point ; j' y suis résolue. Qu' on ne

p59

me voie plus : qu' on me laisse : qu' on parte : que j' oublie jusqu' au nom du perfide !

LETTRE 14

Seligny à Henriette.

c' est un homme assez malheureux pour vous avoir déplu, qui vient porter à vos pieds son repentir et ses regrets. Je suis loin de vouloir m' excuser ; ce n' est point ma justification que je demande, c' est ma grace que j' implore. J' abjure, et je voudrois retrancher de ma vie le moment de délire où j' ai pu offenser la vertu. Je ne vous dirai point qu' il est des fautes qu' on doit pardonner à l' amour, et que si j' avois moins aimé,

p60

peut-être, je serois moins coupable : je n' opposerai point de raisons au ressentiment qui vous enflamme. Punissez-moi, mademoiselle, mais cessez vos plaintes ; je ne puis les entendre :

elles retentissent dans mon ame.
Est-ce à moi d' augmenter la source
de vos larmes, moi qui devrois
vous consoler ; moi qui devrois
vous offrir, contre les rigueurs
d' une mere, tous les secours de
l' amitié ! Hélas ! Mon unique
soin eût été de les adoucir : un
instant d' erreur a renversé mes
projets. Déjà vous ne voulez plus

p61

me voir ; tout accès m' est interdit.
Vous fuyez ma présence :
elle vous est odieuse. Eh bien !
Je vous satisferai, cruelle ! Oui,
vous serez satisfaite ! Vous êtes
bien vengée par mes remords.
Mais achevez de m' accabler :
ordonnez-moi de renoncer à vous.
J' attends mon arrêt : il m' apprendra
si je dois vivre.

LETTRE 15

p62

Henriette à Seligny.
vous avez manqué, monsieur,
à tous les procédés de
l' honneur, de la bienséance, et
de la probité la plus commune.
Pour vous faire concevoir
l' horreur de votre conduite, il me
suffira de la remettre sous vos
yeux ; et je vous laisserai le soin
de vous juger vous-même.
Quand vous vîntes ici, vos
dehors annonçoient les moeurs les
plus pures. J' y fus trompée la
premiere ; et je vous avoue que
l' estime

p63

m' inspira par degrés des sentiments plus tendres. J' aimois à vous croire une ame supérieure à toutes les foiblesses, et je portois auprès de vous la douce sécurité de l' innocence. Etoit-ce un piège que vous vouliez me tendre ? Je n' ose me livrer à cette affreuse idée. Cependant vous vous êtes lassé d' une réserve pénible. Imprudent ! Vous avez détruit le culte que j' aimois à vous rendre : au lieu de la divinité que j' adorois, je n' ai plus vu qu' un homme vulgaire, esclave de ses passions, emporté par un aveugle instinct,

p64

et prêt à lui sacrifier tout ce que le monde est convenu de respecter. Et vous osez vous flatter d' aimer ! Connoissez mieux l' amour : il sait honorer dans l' objet chéri jusqu' à sa foiblesse : loin de l' entraîner vers l' abîme, il l' en détourne et le soutient, s' il le voit près d' y tomber. Il faut croire, monsieur, que vous avez connu des femmes qui ne vous ont point donné de mon sexe une idée bien avantageuse. Voyez à quoi vous a servi leur commerce ? à profaner l' asyle de l' hospitalité, à payer d' ingratitude une famille imprudente

p65

qui vous ouvroit son sein. Ah ! Si vous étiez pere ! Si vous aviez une fille, une soeur dans le même péril ! ... comment cette idée ne vous est-elle pas venue ? Comment n' a-t-elle pas repoussé jusqu' au fond de votre ame les noires impressions du vice ! Plus je réfléchis sur votre audace, plus je vous trouve coupable ! Votre lettre

même est un nouvel outrage :
vous demandez grace, du ton d' un
homme qui n' en a pas besoin !
L' orgueil perce à travers vos
excuses. Vous présumez que l' amour
justifie un attentat contre l' innocence,

p66

comme s' il l' eût même
permis ; comme si un véritable
amour n' étoit point timide et
respectueux ? Non, vous n' aimez
point, ingrat ! Non, vous m' avez
trompée. Je n' en veux pour
garant que ces téméraires efforts
dont vous prétendez me prouver
votre amour. Et voilà donc l' homme
que j' avois choisi dans mon
coeur, en qui je voulois mettre
ma confiance, et qui doit être
mon consolateur ! Comme il abuse
de l' abandon fatal où je suis !
Avec quel art, pour me rapprocher
de lui, il me fait sentir le

p67

besoin de ses secours. Et c' est ainsi
qu' il se justifie ! Mais qui t' a dit
que tu me sois nécessaire ? N' ai-je
pas pour me consoler le ciel et
mon coeur... je me trompois...
cruel ! Tu m' as ravi leur appui,
pour me forcer d' être à toi. Tu
es venu m' ôter la paix de l' innocence !
Tu as mis la honte sur mon
front et le repentir dans mon
coeur... et maintenant où fuir ?
Où me réfugier ? Dans les bras
d' une mere ? Ils me sont fermés : la
seule amie qui me reste est loin de
moi. Je n' ai plus d' asyle au monde :
je suis abandonnée de la nature :

p68

en proie aux tourments de
ma flamme, mon coeur est déchiré
par la douleur et consumé par
l' amour. La lettre que je t' écris est
baignée de mes larmes... ô !
Seligny ! Seligny ! Je n' ai plus
d' espoir qu' en toi. Viens rassurer ton
Henriette ; viens lui jurer de la
respecter : fais qu' elle n' ait plus à
rougir de son amour !

LETTRE 16

p69

Henriette à Emilie.

Seligny ne paroît point
s' alarmer des visites de Norton. Je
vois qu' il le croit peu redoutable,
et je frémis de sa sécurité. Je
commence à soupçonner des projets
de mariages : nos deux meres
ne se quittent plus. On ne cesse
de me parler de l' odieux personnage,
de son château, de sa noblesse.
ô ! Si Seligny soupçonnoit...
mais je me garderai bien
de l' en instruire.
Ce qui m' étonne, c' est que

p70

Madame De Berville soit encore
à s' apercevoir de notre amour ; il
auroit dû frapper les yeux d' une
mere : mais la mienne s' est toujours
moins occupée de ses enfants
que d' elle-même. Il est
dangereux, mon amie, de livrer une
jeune fille à ses premieres idées :
son imagination s' exerce alors sur
tous les objets. Si elle ne trouve
pas une société dans sa mere, elle
ne tardera pas de s' en choisir une,
et tu juges quel en est le fruit !
Des peines, des inquiétudes, et
tôt ou tard de longs regrets. Je

vois d' ici se former un orage qui

p71

ne tardera point à éclater.
Madame De Berville est violente,
emportée : si ses yeux s' ouvrent,
tout est perdu. Je voudrais
éloigner Seligny, je voudrais qu' il
restât : me voilà replongée dans le
chagrin : des larmes involontaires
coulent de mes yeux. Eh ! Comment
ne pas pleurer, quand je vais
le perdre, quand je n' ai pas même
l' espoir de le revoir ! Ainsi passe le
bonheur ! Ainsi périt tout ce qui
est sujet aux loix de la nature !
Nous ne retrouverons plus
l' enchantement de nos premieres
amours : nous ne retrouverons

p72

plus nos tranquilles amusements,
nos soirées voluptueuses, nos
charmants entretiens. Avec quelle
amertume je porte ma vue sur
l' avenir ! ô ! Quel tourment, que
celui d' aimer !

LETTRE 17

p73

Henriette à Seligny.
il faut nous quitter, mon ami ;
le ciel ne permet plus que nous
soyons heureux. Je viens d' essayer
à votre sujet la scene la plus
vive : ma mere est informée de
votre amour : il est temps que vous
partiez. Oui, partez : laissez-moi
seule m' opposer à l' orage. On me
persécute : mais rassurez-vous ;
rien ne pourra me contraindre à

former des noeuds que j' abhorre.
En nous aimant, nous remplissons
les vœux du ciel : notre amour

p74

est son ouvrage ; je le sens à la
félicité dont il m' a fait jouir. Quel
plaisir j' avois à vous ouvrir mon
ame ! Une heure passée auprès de
vous, dans cette douce intimité,
m' éloignoit du souvenir de mes
peines ; vos touchantes paroles
séchoient mes larmes ; la persuasion
étoit sur vos levres, et vous
me faisiez croire au bonheur. ô
Seligny ! Vous allez me quitter,
vous allez vivre loin de moi,
loin de votre Henriette. De
nouveaux soins vont vous occuper ;
ils pourront au moins vous
distraire. Que de cœurs vous allez

p75

charmer ! Au milieu de tant de
périls, mon ami ne succombera-t-il
pas ? La reconnoissance est un
sentiment si doux, si naturel à
votre ame ! Elle peut vous inspirer
un intérêt plus tendre... mais
de quoi vais-je m' alarmer ? D' un
fantome que mon imagination
produit. Toi, m' oublier ! Non,
jamais. Combien de fois tu vas te
rappeller l' histoire de nos amours,
leur naissance, leurs progrès, leurs
scènes délicieuses ! Va donc, mon
bien aimé ! Va sous la sauve garde
du ciel protecteur de la vertu :
emporte avec toi mes regrets,

p76

mes vœux, mon bonheur et ma
vie. Laisse ton Henriette en
proie à sa douleur : laisse-la

gémir dans son désert, te chercher
à toutes les heures du jour, te
voir dans chaque objet, te retrouver
dans ses songes, et n'embrasser
qu'une froide image... car
pourquoi me le dissimuler ? Je
sens qu'en vous perdant je vais
tout perdre ; il semble que votre
âme fasse partie de la mienne : et
l'on veut les séparer ! ô Dieu !
Pardonne au murmure que j'éleve
contre ta providence : pardonne,
si j'ose t'accuser d'être

p77

injuste ! Mais non, tu ne l'es pas ;
non, j'avois tort de me plaindre.
Voyez, Seligny, voyez, si les
décrets du ciel ne sont pas supérieurs
à nos vues bornées. Vous
ne pouviez rester plus long-temps
auprès de votre amie ; il auroit
fallu nous quitter, et peut-être
il eût été trop tard : bénissons le
ciel que notre séparation n'ait pas
été précédée d'un malheur plus
funeste encore. Nous sommes
vertueux, j'ose le dire, et notre
amour est innocent : vous allez
emporter ce sentiment délicieux :
vous n'aurez à reposer vos pensées

p78

que sur des souvenirs flatteurs.
ô mon ami ! Si nous avons
été coupables ! Si le murmure de
nos sens avoit étouffé dans nos
cœurs la sainte voix de la raison,
j'ignore quel asyle vous eût sauvé
du repentir ; mais le mien étoit
marqué dans ma tombe. Eh !
Comment soutenir les regards de
la vertu quand on n'est plus digne
d'elle ? Un jour, je l'espère, un
jour, nous verrons naître l'aurore
d'une félicité sans bornes : qu'il
nous sera doux alors de songer à

nos malheurs passés ! Ils laisseront
dans notre esprit charmé, la trace

p79

que laisse un rêve pénible au moment
du réveil. Adieu ! Adieu,
Seligny ! Je te jure encore un
amour immortel, et ce serment
ne sera point vain.

LETTRE 18

p80

Seligny à Monsieur De Murcé.
je suis maintenant à deux lieues
de Henriette : ce départ bouleverse
toutes mes idées : c' est elle-même
qui m' a ordonné de la
quitter : je ne sais que penser de
ce qui m' arrive.
Hier, jour de ma sortie, j' allai
visiter pour la dernière fois ce
parc rempli des monuments de
mon amour, je m' arrêtai sur un
belvedere ; là, dans une espede de
transport, je m' écriai : c' est ici que
j' ai vu couler les plus doux instants

p81

de ma vie ! Voilà tous les lieux que
je parcourois avec mon amante !
Adieu, belle solitude, je ne vous
reverrai plus ! à ces mots je restai
morne, immobile, et l' oeil
attaché sur les fenêtres de Henriette
que j' apercevois dans le
lointain. Enfin je la vis paroître :
Cécile, sa jeune soeur, étoit
auprès d' elle, et la soutenoit sur son
bras. Je l' abordai d' un air
consterné. Elle fit un mouvement à
ma vue, me regarda fixement,

jetta un profond soupir, et
détourna la tête, sans proférer une
parole. Nous fîmes quelques pas

p82

avec le même silence. Elle s'arrêta
près d'un bosquet, me prit
la main, et me conduisit au même
endroit, où, dans un instant
d'ivresse, j'avois osé ravir le premier
baiser de l'amour. Là, levant
une main vers le ciel : jure
ici, me dit-elle, jure-moi, devant
ce ciel qui nous entend, de me
garder ta foi. J'en fis le serment.
Elle reprit avec une fierté majestueuse :
et moi, je te donne ma
main, sois mon époux : jamais
ton Henriette n'en aura d'autre.
Elle me tendit les bras : je m'y
précipitai ; je la pressai contre mon

p83

coeur. Dieu ! Qu' ai-je fait ? Elle
ne dit que ces mots, cacha son
visage dans le sein de sa soeur, et
perdit connoissance. J' étois à
genoux devant elle, et je tenois une
de ses mains que je collois sur mes
levres. Elle se réveilla : mon nom
s' échappa de sa bouche ; elle en
rougit. Laissez-moi, Seligny, au
nom de dieu ! Laissez-moi : pourquoi
n' êtes-vous point parti ? Falloit-il
nous revoir ? Ici ses pleurs
commencerent à couler. Je la conjurois
de se calmer, et j' employois
les expressions les plus
tendres. Elle m' écoutoit tristement,

p84

la tête penchée sur son
sein. Tout à coup, me voyant
faire un mouvement, elle crut
que j' allois m' éloigner ; elle me
saisit le bras : cher Seligny,
demeure ! Ne me quitte pas encore :
attends que mon coeur soit plus
ferme ; qu' il puisse supporter
notre séparation. Où vas-tu ? Loin de
moi, cruel ! Quel lieu t' offrira le
bonheur, quand ton amante est
dans les larmes ? Ses sanglots
l' interrompirent. Moi, que je te
quitte, Henriette ! Ah ! Demande
tout mon sang, et tu le verras
couler. Est-ce ton ami qui l' exige

p85

cette séparation affreuse ! Si ta
barbare mere l' ordonne, viens,
suis moi ; viens sous les auspices
de l' amour. Le ciel est juste ; il
protégera deux amants vertueux :
pourroit-il abandonner mon Henriette ?
Viens ; je suis jeune, j' ai
du courage ; je cultiverai la terre,
elle saura suffire à nos besoins.
Vous êtes un insensé, me dit

Cécile, retirez-vous. Et sans me
laisser répondre, elle entraîna sa
soeur. Quand je me sentis arracher
Henriette, je me prosternai
fondant en larmes, baisant la
trace de ses pas. Elle m'aperçut

p86

de loin, fit un cri, me tendit les
bras, et disparut à ma vue.
Le soir je reçus de sa part une
boîte : j' y trouvai le gage le plus
cher à mon amour : c' étoit son
portrait. Je le baisai mille fois ;
je lui parlois comme s' il eût pu
m' entendre : je l' accusois de cruauté :
je lui faisais mille serments
de constance. Au moment de mon
départ, je me présentai à la porte
de Henriette : Cécile, qui vint à
moi, me dit qu' elle étoit indisposée,
que je ne pouvois la voir :
j' insistai ; elle fut inflexible.
Enflammé de dépit, je la quittai

p87

brusquement ; je montai à cheval,
et je partis. à dix pas de la maison,
je me retournai pour la voir
encore : en songeant que je me
trouvois séparé de Henriette,
j' élevai mes mains vers le ciel ;
j' invoquai la mort, et je me livrai au
plus violent désespoir. Mille sentiments
amers venoient m' assaillir
à la fois. Je ne voyois plus que de
loin, et comme un vain songe,
ce brillant espoir dont je m' étois
bercé : je prévoyois que Henriette
alloit m' échapper. Je regardois
son portrait ; je le couvrois de
baisers et de larmes. Je relisois sa

p88

lettre, et, m' interrompant comme
si elle eût été présente, je lui
jurois d' aller l' arracher à ses
indignes parents. Après ces premiers
accès de fureur, je suis tombé
dans un sombre accablement ;
mon cheval, dont j' abandonnois
les renes, m' a conduit au hasard :
que m' importoit le lieu que j' allois
habiter, dès que je n' y
devois point voir Henriette !
J' étois si distrait par mes pensées,
que je ne me suis point apperçu
d' un orage qui m' a surpris dans ma
route. Mes habits étoient trempés,
je ne trouvois point d' asyle,

p89

la nuit s' avançoit. Je me suis
arrêté sur un coteau garni d' un
bouquet d' arbres, et j' ai été contraint
d' y attendre le jour. La nature
sembloit conjurée contre moi :
l' obscurité rendue plus épaisse
par la lueur des éclairs, le bruit
des vents, les éclats du tonnerre
que les montagnes voisines
renvoyoient en mille échos, la pluie
qui tomboit par torrents, tout
ajoutoit à l' horreur de ma situation.
Dès que le jour a paru, j' ai
gagné le premier gîte d' où je me
hâte de vous écrire.
Tel est, mon cher mentor,

p90

l' infortune de votre ami : elle est
au-dessus de toute expression.
Enveloppé de mes noires idées, je
marche à grands pas dans ma
chambre. Tous ces objets que j' ai
perdus repassent devant moi : je
me trouve auprès de Henriette :
je ne puis me persuader que je
l' ai quittée : mon départ me semble
un songe. Quelquefois je veux
monter à cheval, et retourner à

Trénel. L' idée de Norton vient
m' échauffer encore : le seul nom
de ce rival, auquel on me sacrifie,
me rend furieux. Je me forge
mille chimères : je brûle de lui

p91

disputer le bien qu' il m' enleve.
La jalousie vient mêler ses poisons
à mes regrets, la haine, le
dépit, la vengeance, toutes les
passions sont dans mon coeur.

LETTRE 19

p92

Henriette à Emilie.

il est parti ! Il est parti ! Quand
j' ai voulu le rappeler, il étoit
déjà loin : il m' avoit déjà fui pour
toujours. Je t' écris dans la chambre
qu' il occupoit. Je le vois : je
l' entends : il ne me sort point de
l' esprit. Qu' il est désert ce parc,
où je l' ai vu si souvent ! Comme
tout y est morne et froid ! Les
arbres ne parlent point, mon
amie ! L' enchanteur qui embellissoit
ces lieux les a quittés !
Nous avons fait aujourd' hui

p93

sur l' eau une promenade projetée
depuis long-temps. Je ne me
suis point amusée : il n' étoit point
de cette partie, et j' ai pensé toute
la journée qu' il devoit en être. Je
me suis rappelé celle que nous
avons faite ensemble sur ces mêmes
bords... hélas ! Il faudroit
l' oublier ce temps, le plus
doux de ma vie. Je m' en veux,

d' en être si souvent occupée : j' y
songe à toute heure, et je me
surprends baignée de larmes. Je
jouis plus que jamais du douloureux
plaisir d' être seule, et livrée
à mes noires idées. J' ai abandonné

p94

le clavecin depuis son départ. J' étois
charmée de jouer les airs
qu' il aimoit ; maintenant, pour
qui jouerois-je ? Il ne m' entend
plus. ô ! Que tu me trouverois
changée ! Rien ne peut me
distraire : les soins qu' on me rend
m' importunent : je n' aime que la
solitude, et elle m' effraie. Je
pleure souvent : je rêve beaucoup :
je sens vivement : je m' ennuie, et
je ne suis plus heureuse.
Tu vas juger de ma folie. Ce
matin, ma soeur répétoit une de
ces romances que Seligny se plaisoit
à chanter : je n' ai pu l' entendre

p95

sans fondre en larmes. Cet
air me rappelloit des moments,
des lieux, des circonstances, dont
le souvenir me sera toujours
cher.
Quand Norton me parle de
son amour, son embarras me
peint le trouble enchanteur de
Seligny : au ton de sa voix étouffée,
je crois reconnoître celle de
mon amant, et je pleure comme
une insensée.
Cette nuit le sommeil se refusoit
à mes yeux : je suis descendue
dans le jardin. Je ne sais si
j' avois l' imagination frappée de

p96

mes pensées lugubres, ou si le
ciel en effet daignoit m' éclairer
sur l' avenir : mais j' ai cru entendre
auprès de moi quelques soupirs :
j' ai cru distinguer la voix de
Seligny... ô mon amie ! Il me
disoit un éternel adieu. Le même
son s' est répété plusieurs fois :
tout mon coeur en a frémi. Que
signifie ce présage ? Serions-nous
séparés pour jamais !

LETTRE 20

p97

Seligny à Henriette.

eh bien ! Vous espériez être
heureuse loin de moi ! êtes-vous
satisfaite ? Votre bonheur est-il
pur ? Norton jouit-il de son
triomphe ? Possède-t-il la foi que
vous m' aviez donnée ? ô souvenir
qui me désespère ! ô jours dont
j' ai trop peu connu le prix ! Comme
la nature me paroissoit belle !
Comme la félicité se répandoit
autour de moi ! Qu' on m' eût alors
proposé toutes les fortunes de la
terre, elles m' auroient peu flatté :

p98

hors de toi je ne connoissois rien.
Un jour, tu t' en souviens peut-être,
un jour, je te peignois le
bonheur d' une union bien assortie :
je te voyois émue de mes
tableaux : tu me disois que jamais
l' intérêt ne décideroit ton
choix. Je n' ai point de richesses
ni de titres à t' offrir, je n' ai
d' autre noblesse que celle de la vertu :
et le ciel m' a donné, pour toute
fortune, un courage à l' épreuve
des revers, une fierté mâle qui ne
s' avilira jamais par des bassesses ;

il m' a donné, sur-tout, un coeur
dont tu ne retrouveras plus le

p99

modele, un coeur né pour t' aimer,
et dans qui le sentiment est tout
de flamme. Voilà mes biens ; ils
sont à toi. Pourrois-tu les rejeter ?
Si tu m' aimois, Henriette,
dis, m' aurois-tu banni ? Quand
on a les mêmes penchants,
il est si doux d' être ensemble !
Deux infortunés se consolent :
en partageant leur peine, ils la
soulagent. Ah ! Croyez-moi, vous
avez beau me fuir, vous
m' appartenez un jour. à quoi sert
toute la résistance humaine
contre les loix souveraines de la
nature ! Viens donc, ame de ma

p100

vie ! Viens t' unir à moi. N' es-tu
pas mon épouse ? N' avons-nous
pas été liés à la face du ciel ?
N' a-t-il pas reçu nos serments ?
Ose te rendre à la nature : allons
respirer sous un ciel plus doux ;
cherchons des lieux où l' amour
ne soit pas un crime, où la foi
soit respectée, où la bienfaisance
ouvre un asyle à deux époux
persécutés. Tous les climats me sont
indifférents ; tous les lieux me
plairont avec toi, pourvu que
nous y soyons à l' abri de nos tyrans.
Il est, dans le nouveau monde,
une île délicieuse qui semble

p101

avoir été destinée pour deux
amants. C' est une terre enchantée,
où sont réunies toutes les
merveilles de la nature. Là, dans

des solitudes fleuries, au milieu
d' un printemps éternel, nous
vivrons pour nous, tranquilles,
indépendants, riches des biens que
le ciel prodigue à l' homme sauvage
et content. Si tu veux me
suivre, ce voyage nous sera facile...
mais je connois tes scrupules :
foible amante ! Tu ne sais
qu' obéir, et trembler sous ton
despote. Eh bien ? Vas donc présenter
ta tête au joug affreux qui t' attend ;

p102

vas te jeter dans les bras
de Norton : mais crains de me
trouver aux autels, et d' y voir
couler tout le sang de mon rival !

LETTRE 21

p103

Henriette à Seligny.
homme ingrat ! Quel temps
choisissez-vous pour me faire des
reproches ! C' est le moment où
j' essuie pour vous les persécutions
les plus cruelles ! Connoissez celle
que vous outragez. On menace
de m' ensevelir dans un cloître, si
je n' épouse Norton : mais je reste
inébranlable. Mon corps est à
cette mere inhumaine : mais mon
coeur est à toi. Tu peux compter
sur ma promesse : je la scellerois
de mon sang. J' écris à la dérobée :

p104

je suis observée ; je crains
d' être surprise. Plaignez-moi :
soyez juste, et n' affligez point
l' amante la plus tendre. Mes

yeux sont obscurcis par les pleurs :
ah ! Du moins, n' en faites point
couler de plus amers !
Je n' ai pas besoin de réfléchir
sur la proposition que vous me faites,
toute séduisante qu' elle est :
le ciel sait que le plus cher de
mes voeux est de vous posséder.
Demandez-moi que je vous sacrifie
mon repos, mon bonheur
et ma vie : vous le pouvez ; ils
sont à vous : mais laissez-moi ma

p105

vertu. ô Seligny ! Voudrais-tu me
l' enlever cette vertu, qui élève
au fond de mon ame une consolation
secrete ? Et quand je pourrais
me résoudre à fuir avec toi,
que ferions-nous sans fortune,
sans amis, poursuivis par les loix,
deshérités par une mere, et livrés
à tous les fléaux de l' humanité ?
Non, mon ame est plus fiere :
mes pensées sont plus hautes. Je
veux faire rougir une mere de sa
haine : je ne lui donnerai point le
plaisir odieux d' être justifiée par
ma conduite. N' est-ce point assez

p106

d' être malheureux, sans nous rendre
coupables ?
Quant à Norton, est-il digne
de ta vengeance ? On ne doit punir
qu' un rival aimé.

LETTRE 22

p107

Seligny à M De Murcé.
que d' infructueux voyages !

Que d' allées et de venues pour un
objet que je ne peux plus revoir !
Henriette est perdue pour moi :
sa mere me l' a ravie. Toutes les
informations, toutes les courses
que j' ai faites, n' ont servi qu' à
me plonger dans l' horreur du doute.
Les barbares ! Ils vont la sacrifier :
ils la feront mourir ! Est-ce
ainsi qu' on ramene un coeur ?
J' irai chez Madame De Berville :
je lui demanderai compte de sa

p108

fille : il faudra qu' elle m' apprenne
quel cachos l' enferme, ou j' aurai
recours aux loix. Les loix sont
l' appui de l' opprimé : tout
citoyen est sous leur garde, et la
puissance paternelle leur est
soumise. Il est injuste, il est affreux
qu' une mere puisse, au gré de ses
caprices, tyranniser sa fille. Cette
fille est un dépôt qui lui est confié
par l' etat, et c' est un crime d' en
abuser. Je connois Madame De
Berville : je connois cette marâtre
à qui la nature ne s' est jamais
fait entendre. Elle mettra le
poignard sur le sein de l' infortunée,

p109

pour la forcer de se livrer ; et je
ne volerois pas au devant du coup
qui la menace ! Chere et généreuse
Henriette ! C' est pour moi
qu' elle souffre ! Et je serois tranquille !
Non, j' irai la sauver de sa
prison. Si mes efforts sont vains,
ne vous attendez plus à me revoir.
Je fuirai les hommes : je
traînerai dans les déserts une vie
empoisonnée par la douleur :
j' irai, dans quelque île éloignée,
porter le souvenir de mon amante.
Je ne vois plus qu' avec horreur
ce jour qui éclaire des coupables :

je suis étranger dans le

p110

monde. L'orgueil et l'intérêt en
sont les dieux. Le plus saint des
contrats, l'union la plus auguste,
est un vil marché, où le plus offrant
l'emporte. On sacrifie à des
titres vains, à des richesses d'opinion,
la paix, l'estime, l'amitié,
la confiance ; et, parcequ'on s'est
moins occupé d'assortir les coeurs
que les fortunes, on fait des
malheureux qui se détestent, et qui
maudissent tous les jours de leur
vie l'instant de leur union. Que
je méprise ce monde avare et lâche !
ô mon ami ! Vous n'aurez
jamais à rougir de votre élève ; je

p111

serai toujours digne de vous, digne
de la vertu : mais l'amour
fait mon destin, et je prévois qu'il
fera ma perte.

LETTRE 23

p112

M De Murcé à Seligny.
vous avez raison de crier à
l'injustice. Il est inouï qu'une mère
enferme sa fille pour l'éloigner de
vous, pour rendre le calme à ses
sens, pour ôter toute voie à la
séduction. C'est un crime qui
mérite toute la sévérité des loix, et
vous ferez bien de les invoquer :
les tribunaux ne pourront vous
entendre sans être émus de vos
plaintes. Vous ferez bien encore
d'aller chez Madame De Berville,

lui demander compte de sa fille :

p113

elle vous le doit, ce compte, par
l' intérêt que vous prenez à sa famille ;
et elle ne manquera point
de vous exposer les motifs de sa
conduite... insensé ! Votre lettre
me fait pitié ! Je n' y reconnois
plus cette raison qui paroissoit
jetter quelques lueurs dans la
nuit des passions : elle m' alarme
sur votre état, et je crains que
l' amour n' acheve d' éteindre en
vous ces foibles étincelles que
j' avois pris soin d' y nourrir. Que
les hommes sont injustes ! Qu' ils
sont inconséquents ! Mettez-vous
à la place de cette mere, et jugez-vous.

p114

Est-ce à vous, monsieur,
qu' elle doit sa fille ? à vous qui
n' avez que vos talents ? La
blâmez-vous, de préférer un homme
dont la fortune et le rang lui
conviennent ? Il seroit digne d' une
tête exaltée comme la vôtre, d' aller
vous mesurer avec Norton, de
faire un éclat scandaleux qui
compromît votre amante, et qui vous
perdît tous deux. Mais, qui êtes-vous ?
Pour aller imposer des loix
chez Madame De Berville ? Pour
vouloir en chasser quelqu' un dont
elle a fait choix ? Est-ce là le prix de
l' hospitalité ? Est-ce ainsi que vous

p115

payez vos hôtes de leur accueil ?
Prenez-y garde, monsieur, non
pour vous, qui êtes accoutumé à
l' infortune, mais pour Henriette,
qui a toujours vécu dans l' aisance,

et qui ne connoît encore de peines
que celles du coeur. Si vous lui faites
manquer son établissement, si
vous lui persuadez même de fuir
avec vous (ce qui seroit le comble
de la démence), que deviendrez-vous,
frappé de la malédiction
d' une mere qui demandera vengeance
au ciel contre le séducteur
de sa fille ? Eh ! Ne croyez pas
que votre amour vous console :

p116

il faut laisser aux romans ces
folles illusions. Quand la voix
impérieuse du besoin se fait
entendre, quand l' infortune aigrit
l' ame, quand on est entouré du
désespoir, du remors et des
terreurs de l' avenir, est-on porté
vers la tendresse ?
Je ne dis rien de vos projets de
retraite, c' est le rêve d' un cerveau
malade. Vous rougirez, après la
fièvre, des discours que vous teniez
dans l' accès : s' ils étoient le
fruit de vos réflexions, si vous
pouviez, de sang-froid, renoncer
à l' amitié, aux humains, à l' espoir

p117

d' être utile ; si vous pouviez
m' abandonner, moi qui ai pris
soin de votre enfance, qui vous
ai toujours chéri comme un fils,
qui ai versé pour vous tant de
larmes, ingrat ! Cette lettre seroit
mon dernier adieu.
Mais n' est-il pas temps de
s' éveiller ? Que signifient toutes ces
courses ? Et pourquoi ne pas laisser
en paix cette victime qui vous
échappe ? Je vous invitois à
revenir à moi : vous m' avez longtemps
éludé ; trop de noeuds vous
attachent : maintenant qu' ils

p118

sont rompus, qui vous arrête encore ?
ô mon fils ! Mon cher fils !
Revenez à votre pere. Venez, dans
le sein de l' amitié, chercher des
secours contre l' amour : mes bras
vous sont ouverts : je vous
consolerai : j' adoucirai vos peines :
je fermerai votre blessure. Vous
craignez peut-être un censeur qui
vous gêne : mes principes vous
effarouchent. Mais, monsieur !
étouffez une passion sans espoir :
osez penser, agir en homme !
Occupez-vous de vos devoirs ; ils
sont sans nombre. Rendez un

p120

citoyen à l' etat, rendez-vous à
vous-même, et vous ne craindrez
plus la vérité.

LETTRE 24

Henriette à Seligny.

comment vous faire parvenir
cette lettre ? Et quel est mon but
en l' écrivant ? Je ne vous reverrai
jamais : je suis condamnée à
vivre, à mourir ici. Chaque jour
resserre mes chaînes, et je n' ai
plus d' espoir de les briser. Vous,
dont l' ame honnête avoit mérité
tous mes sentiments, ô Seligny !
Que faites-vous maintenant ? Où
êtes-vous ? Connoissez-vous mon
sort ? Hélas ! Vous ignorez combien
je souffre ; le ciel seul en est

p121

témoin : c' est devant lui que je
répands mon coeur ulcéré par la
douleur ; c' est à lui que j' adresse
mes plaintes : et ce ciel est

impitoyable ! Le brillant avenir qui
s' offroit à mon esprit séduit a
disparu comme un rêve. Ton image
même, ton image adorée, n' est
plus qu' un fantôme qui se perd
dans la nuit de mes songes. ô
mon ami ! Tu n' es pas ici pour
me consoler : tu es peut-être bien
loin : tu me cherches peut-être...
va ! Tu n' es pas le plus à plaindre :
ta liberté ne t' est pas ravie : tu
n' as point à respecter la main qui

p122

te frappe : tes murmures ne
sont pas un crime... mais,
moi ! Que mon état est digne de
pitié ! Parmi de pieuses solitaires
qui cachent le fiel dans leur
coeur, au milieu des haines, des
jalousies, des intrigues ! Et
cependant il faut vivre avec ces
passions, qui se nourrissent dans
le silence du cloître ! Il faut
essuyer les sermons de ces froides
vestales ! Et toi, mon ami, tu
viens me tourmenter aussi ! Et ton
idée qui me poursuit, et ma
religion qui m' épouvante, et mon
dieu qui m' appelle, et ma mere

p123

qui me menace, tout se réunit
pour déchirer ma blessure ! ô !
Que cette religion est impuissante
contre le délire des passions !
Non, je n' écouterai point sa voix ;
je ne serai point parjure à mon
amant. On ne m' a laissé d' autre
parti que celui de prendre le voile
ou d' épouser Norton. Mais j' en
connois un autre qui me sauvera
des persécutions. Je te perdrai,
Seligny ; nous serons séparés,
du moins dans ce monde. Il faudra
que je renonce à l' espoir flatteur
d' être un jour ta compagne :

cette seule idée m' arrache des

p124

torrents de larmes, et je sens mon
courage prêt à m' échapper. Mais
mon tendre ami ! Ton Henriette
ne sera point à d' autres qu' à toi :
elle portera dans le cercueil un
coeur dont tu reçus les prémices,
et dont les derniers soupirs
seront encore pour toi. Je n' appartiendrai
plus alors qu' à l' être souverainement
bon, qui fera grace
à ma foiblesse, et qui ne me
punira point du malheur d' avoir
aimé. Alors mon coeur se délassera
de ses longues fatigues ; il se
consumera doucement, et ses cendres
conserveront encore les étincelles

p125

de ce feu dont il brûla pour
toi. J' ai long-temps désiré de te
revoir, pour te dire un dernier
adieu, pour mourir dans tes bras :
c' eût été ma consolation. Le ciel
me la refuse, et je l' en bénis : tu
ne m' aurois pas rendu la vie ; et
le spectacle de mes douleurs
auroit empoisonné la tienne. ô !
Combien j' ai souffert, depuis
que tu m' as quittée ! D' effrayants
symptômes semblent m' annoncer
que j' ai vécu. Je n' ai fait qu' entrevoir
le bonheur ; il faut y renoncer.
Il faut rompre tous les noeuds
qui m' attachoient à la vie ! Il est

p126

donc pénible de mourir ? Je ne le
croyois pas... adieu ! Adieu ! Souviens-toi
quelquefois d' une amie
qui ne desiroit de vivre que pour
te rendre heureux. Il faut nous

quitter... déjà je ne suis plus
à rien, mon foible cerveau se
trouble, mes sens s'alterent, mon
esprit s'éteint ; je meurs ; je
m'échappe à moi-même. ô mon
Seligny ! Tu n'as plus de Henriette.
Une moitié de moi m'a déjà laissée ;
l'autre va la suivre. Les cruels
l'emportent ! Ils sont parvenus à
m'ôter le peu de raison qui me
restit. Quels fantômes m'environnent !

p127

Où suis-je ? Le voilà ce
Norton ! Ce monstre ! Il m'aborde !
Il ose me presser d'être à lui ! Et
cette mère cruelle ! ô dieu ! Je
n'ai pas même l'asyle de la nature !
Ses bras refusent de s'ouvrir à mon
infortune : elle m'a bannie de son
cœur ! Il faut donc tout pleurer à
la fois ; et les plus doux
sentiments, qui devoient faire mon
bonheur, sont la cause de mon
supplice ! Ah ! N'aimez jamais,
cœurs sensibles ! Mon exemple
est une leçon terrible des effets
de l'amour : puissé-je être sa dernière
victime ?

LETTRE 25

p128

*la supérieure du couvent de
à Madame De Berville.*
nous vous rendons une infortunée
qui n'est plus en état de
nous entendre, et qui a moins
besoin de nos secours spirituels
que de ceux du médecin. Nous
ne forçons point les volontés :
notre maison est l'asyle de la piété,
et non la prison du désespoir ;
et nous ne savons pas lutter contre
la vocation. Sans prétendre

vous éclairer sur vos devoirs,

p129

madame, nous croyons qu' il
seroit à propos de suspendre des
rigueurs qui, peut-être, ont été
portées trop loin. Nous vous
exhortons à ménager cette ame
sensible, et profondément affectée ;
son délire mérite toute la
pitié d' une mere ; vos soins la
sauveront, si quelque chose peut
la sauver : mais nous avons lieu
de craindre que le coup mortel
ne soit porté. Si vous la perdiez,
ce seroit un grand malheur, elle
eût fait l' ornement du monde.
Nous vous en parlons les larmes
aux yeux. Au milieu de ses peines,

p130

jamais on n' a conservé plus de
résignation, plus de vrai courage.
Sa douceur nous charme, sa piété
confond la nôtre. Elle a, dans ses
accès, une énergie de pensée,
une vigueur d' expression, une
éloquence, qui nous étonnent. Vous
ne l' avez point connue,
madame, ou vous auriez un cruel
reproche à vous faire. Nous vous
offrons nos voeux pour cette
enfant, qui emporte les regrets de
toutes ses compagnes. Nous
allons conjurer le ciel de rendre le
calme à son ame, et de chasser les
nuages dont sa raison est offusquée.

p132

Puissent nos prieres, n' être
point vaines et tardives !

LETTRE 26

Cécile à Emilie.

ma soeur nous est rendue. Mais hélas ! Ce n' est plus elle ! Son corps ne paroît se mouvoir que par ressorts. Ses traits sont dérangés ; une froide langueur les a flétris : elle n' a plus qu' une idée confuse des personnes qu' elle a connues. Le seul objet de sa fatale erreur l' occupe toute entiere : elle l' appelle. Souvent elle croit le voir. Elle observe d' un air inquiet tous ceux qui l' approchent, et paroît chercher à le reconnoître. Mais

p133

ce qui l' affecte encore plus, ce qui, sans doute, a causé son délire, c' est l' idée de Norton. Elle n' entend son nom qu' avec un sentiment de terreur. Quand on en parle, elle frissonne, ses yeux s' égarent, son visage s' enflamme. Rendue à elle-même, elle sent toute l' horreur de son état, et n' en est que plus à plaindre. Ces intervalles de raison la plongent dans une douleur muette, concentrée : elle arracheroit alors des larmes au coeur le plus dur. Dans un de ces moments, elle nous a parlé des malheurs de l' amour ; et elle ajoutoit, en me

p134

serrant la main : " souvenez-vous de moi, ma soeur, pour ne jamais aimer. Je reconnois l' erreur qui m' a séduite, et je ne crains plus de l' avouer. J' aimois : j' aime peut-être encore ; mais bientôt, je n' aimerai plus " . Quand Madame De Berville s' est présentée pour la voir, elle a pâli, rougi, tremblé. Jamais impression d' effroi ne fut plus forte. Madame, a-t-elle dit en soupirant,

vous voyez votre ouvrage ! Ma
mere s' est détournée pour cacher
les premieres larmes, peut-être,
qu' elle ait versées sur ses enfants.

p135

Elle l' a nommée plusieurs fois sa
fille, ce qui ne lui étoit pas
encore arrivé : elle l' a même serrée
dans ses bras. Henriette, qui
n' avoit pas encore goûté les plaisirs
de la nature, pénétrée de
reconnaissance, et frappée d' un
sentiment nouveau, s' est jettée aux
pieds de sa mere, et les a mouillés
de ses pleurs. Madame De Berville
l' a relevée, et s' est éloignée
sur-le-champ.

Ma soeur me voit la plume à
la main, et me demande à qui
j' écris. Je vous nomme : elle
gémit. Cette chere amie ! Dit-elle ;

p136

que je voudrois la voir ! Mais
quand elle viendra, il ne sera
plus temps.

LETTRE 27

p137

Cécile à Emilie.

Seligny, qui rode depuis deux
jours autour de la maison, m' a
fait demander une entrevue. Je
l' ai trouvé pâle, abattu : il m' a
fait pitié. J' aurois harsardé de
l' introduire ; mais j' avois des
ordres contraires. Après l' avoir
instruit de l' état de son amie, je
suis rentrée. Dans mon absence,
Henriette avoit gagné ses

femmes ! Elle s' étoit levée, achevoit sa toilette, et se disposoit à sortir. Elle m' a souri. Suis-je encore jolie ?

p138

Crois-tu que je plaise à Seligny ?
Je me suis prêtée à son erreur,
et je l' ai félicitée sur l' éclat
de son teint. Cela suffit,
m' a-t-elle dit à demi-voix : veux-tu
me suivre ? Et elle s' est avancée
vers la porte. Je l' ai retenue.
Où voulez-vous aller ? -le
voir. -mais où est-il ? -je
n' en sais rien. -êtes-vous sûre
de le trouver ? -non : je le
chercherai, fût-ce au bout de la
terre (en disant ces mots elle
pleuroit) : je le chercherai, puisque
l' ingrat m' évite. Pourquoi
n' est-il pas ici ? Il sait que je meurs,

p139

et il ne vient pas me fermer les
paupieres ! -elle s' est appuyée
sur mon bras ; car les forces lui
manquoient, et elle a tenu long-temps
sur ses yeux un mouchoir
qui étoit inondé de ses larmes.
Je l' ai ramenée près de son lit, où
elle s' est précipitée avec un
mouvement de désespoir. -il ne
viendra donc pas ? Je ne le
reverrai jamais ! Je l' ai quitté pour
l' éternité ! -et elle répétoit
sans cesse : quoi ! Je ne le verrai
plus !
Le pasteur est entré. Dans le
premier moment, elle a cru voir

p140

Seligny. Elle s' est écriée : elle a
volé dans ses bras. Mais reconnoissant
sa méprise, et frappée

de ce vêtement noir, de cet air grave et lugubre, elle l' a repoussé. -que demandez-vous ici, monsieur ? êtes-vous ce Norton, ou quelqu' un de ses émissaires ? Le pasteur, avec l' éloquence la plus douce, la plus insinuante, a rappelé ses esprits égarés. Ses accès deviennent moins fréquents. Le médecin nous donne des espérances ; il se flatte de la sauver. Mais il n' est pas secondé : Madame De Berville, depuis

p141

son apparition, ne s' est pas montrée une seule fois. Elle semble oublier sa fille ; et sa haine poursuivra l' infortunée jusqu' au tombeau.

LETTRE 28

p142

Cécile à Emilie.

j' ai dormi cette nuit pendant quelques heures. à mon réveil ! ô surprise ! Je ne n' ai plus vu ma soeur. J' ai trouvé son lit désert, sa chambre abandonnée. J' ai couru, tremblante ; j' ai appelé les gens ; je les ai interrogés : personne ne vouloit m' instruire. Enfin, un vieux domestique, nourricier de Henriette, m' a dit en pleurant, que madame l' avoit emmenée... je n' ose poursuivre... ô ciel ! Henriette ! Ma

p143

soeur ! La fille de Madame De Berville ! Dans une maison de force !

J' ai frémi d' horreur ! Je me suis
fait répéter deux fois les mêmes
paroles : deux fois tout mon sang
s' est glacé ! L' affreuse maison est
à quelques lieues de Trénel. J' ai
proposé au nourricier de m' y conduire.
Il tiendra des chevaux
prêts. Nous partirons demain
avant le jour...
au moment où j' écris, j' entends
du bruit : on entre. C' est
Seligny ; c' est lui-même. Il
s' avance brusquement. Je l' arrête.
-osez-vous entrer dans des

p144

lieux dont l' accès vous est fermé ?
Qui cherchez-vous ? Henriette
n' est plus ici. -il me regarde. -
Henriette n' est plus ici !
Qu' entends-je ? Où peut-elle être ? ...
mais non ; je ne vous crois point :
c' est un artifice : vous voulez me
la cacher. -et me prenant la
main : venez, Cécile ! Conduisez-moi.
Que je la voie. Il m' entraînoit.
Madame De Berville paroît.
Il court à ses pieds. -Henriette !
Madame, Henriette !
Qu' en avez-vous fait ? Je ne vous
quitte point que je n' aie appris
son sort. -levez-vous, a repris

p145

fierement Madame De Berville.
Allez, jeune insensé ! Allez voir
le beau fruit de vos amours ! Votre
Henriette est maintenant
digne de vous : elle est renfermée
parmi les folles de son espece, qui
se laissent tromper par un séducteur.
-Seligny est resté frappé
comme d' un coup de foudre. ô
monstre ! A-t-il dit. Il lui a lancé
un regard terrible ; s' est précipité
vers la porte, et a disparu.

LETTRE 29

p146

Cécile à Emilie.

ô mademoiselle ! J' arrive de
l' horrible prison : j' ai l' ame encore
déchirée de cet affreux tableau.
Le seul aspect des géolieres m' a
fait frémir : je ne vous dirai
point par où elles m' ont conduite :
je ne voyois rien. à chaque
pas, je sentoie mon coeur défaillir.
On m' a laissée sous une voûte
où le jour n' entroit que par une
étroite ouverture. J' ai entendu
des gémisséments ; je me suis
avancée : j' avois peine à distinguer

p147

les objets : j' ai étendu mes
mains vers une ombre qui sembloit
s' approcher de moi. Je lui
ai dit, d' une voix tremblante :
Henriette ! Est-ce vous ? Est-ce
vous, ma soeur ! Je suis Cécile.
à l' instant je me suis sentie pressée
dans les bras de l' infortunée.
Sa tête s' est posée sur mon sein ;
sa bouche y est restée collée, et
ses larmes, qui couloient par torrent,
m' ont inondée. Nous nous
sommes tenues long-temps muettes,
immobiles, et dans les bras
l' une de l' autre. J' ai rompu le silence.
Dans quel lieu, dans quel

p148

état je vous vois, ma soeur ! Oh !
Que vous devez souffrir. -elle
m' a fait toucher ses bras ; ils
étoient chargés de chaînes, et
tous meurtris. Tu vois comme

on me traite, a-t-elle dit. Eh bien !
Ces maux ne sont rien encore
près des tortures que je sens dans
mon coeur. Il est là (mettant la
main sur son sein), il est là le
cruel, qui m' abandonne : il n' en
sortira qu' avec ma vie. Mais qu' elle
est longue cette vie ! Qu' elle tarde
à finir ! -les sanglots me
suffoquoient : j' étouffois : je ne pouvois
parler ; mais je tenois ses mains

p149

que je couvrois de baisers. Elle
m' a montré sa couche ; c' étoit un
mauvais lit de paille : elle m' a
fait voir à terre un morceau de
pain noir et une cruche d' eau.
Alors soulevant ses mains, qu' elle
a laissé retomber sans force : oh !
Qui m' eût dit que ce genre de vie,
un jour, seroit destiné pour moi :
que du sein du bonheur et de
l' aisance, je descendrois dans cet
abîme de misere et d' infortune !
(elle s' est mise à pleurer.) les
insensés ! Ils m' apportent des
aliments, comme si j' avois besoin
de vivre ! Ah ! Qu' ils me donnent

p150

du poison : je ne veux plus d' autre
nourriture. Je la suppliois de se
conserver : je lui faisais entrevoir
l' espérance d' une délivrance
prochaine ; je lui parlois de
Seligny, elle restoit muette. Enfin,
me prenant la main, et s' approchant
du soupirail, elle m' a dit :
regarde-moi ! Je l' ai fixée : elle
m' a fait peur. Elle étoit pâle,
décharnée, mourante. J' allois
sortir pour lui chercher du secours :
elle m' a retenue. -les
morts n' ont besoin de rien, et
tu vois que je suis dans mon tombeau.
Séparée des vivants, je n' ai

p151

de société qu' avec mes bourreaux :
du moins, quand je serai dans la
terre, ils me laisseront en paix.
-comment puis-je achever. Je
ne vois plus ce que j' écris : mes
larmes inondent ce papier. On
est venu m' avertir qu' il falloir
nous séparer. Elle s' est jetée dans
mes bras, en poussant des cris
plaintifs : elle me conjuroit de
ne la point quitter. Voyez-vous,
disoit-elle, ce Norton, qui me
poursuit ! Et elle se pressoit sur
mon sein avec un air d' épouvante.
La voix terrible des géolieres
l' a fait trembler : elle est retombée

p152

sur sa couche, en s' écriant :
ma soeur ! Dites à Seligny que je
meurs pour lui. J' ignore ce qui
s' est passé : on m' a traînée hors
de sa vue : j' ai perdu connoissance ;
et quand j' ai repris mes sens,
les murs de sa prison étoient
entre elle et moi.

LETTRE 30

p153

Cécile à Emilie.
comment vous écrire ? Mes
idées se confondent : la douleur
m' égare : j' ai besoin de pleurer...
Henriette ! Henriette ! Ma soeur !
Ma compagne ! Mon amie ! Tu n' es
plus ! Tu n' es plus au milieu de
ce monde qui ne t' a point connue,
au milieu des cruels qui
t' ont donné la mort ! Tu dors
maintenant à l' abri de leur

haine : ton ame n' est plus en proie
au délire de l' amour : tes yeux
ne versent plus de larmes... va !

p155

Je te félicite, et je ne plains que
les infortunés qui te survivent !

LETTRE DERNIERE

Seligny à Mad De Berville.

enfin, vous triomphez, et
votre fille est dans le tombeau !
Il ne vous reste plus qu' à
sacrifier encore une victime, et vous
n' entendrez plus prononcer le
nom de mere, qui vous est
odieux. Rassurez-vous, madame,
on ne croira jamais que vous
l' ayez porté. Appelle-t-on mere,
une marâtre, qui vient de trancher
les jours de sa fille ?
Ce que je ne conçois pas, c' est
que vous ayez pu mettre au monde

p156

cette fille douce et sensible ! Il
étoit donc un instant où vous
avez dépouillé votre naturel
féroce, pour donner la vie à cet
infortunée ? Comment ne l' avez-vous
pas étouffée en naissant ?
Vous auriez, une fois du moins,
produit le bonheur d' un seul être !
Mais il n' est pas en vous de faire le
bien. Je vous ai étudiée ; je vous ai
suivie : j' ai vu la conduite la plus
bizarre, unie au caractere le plus
cruel. Etiez-vous digne du nom
de mere ? Vous, qui m' avez abandonné
votre fille avant de me
connoître ? Vous, qui laissiez deux

p157

jeunes gens dans une solitude,
livrés à toute l' inquiétude de leur
âge, et dans des moments dangereux
sans doute, si la vertu de
Henriette n' avoit été sa sauvegarde ?
Vous, qui prépariez vous-même
leur penchant, en armant
la nature de tous les moyens qui
le déterminent ? Vous, qui, après
les avoir mis dans la nécessité de
s' aimer, les avez séparés, quand
l' avarice vous a présenté un
appât plus séduisant ? Etiez-vous
mere ? Vous, qui avez traîné votre
fille dans un cloître, et qui avez
mis, dans l' affreuse alternative de

p158

son choix, un hymen qu' elle
abhorroit, ou une vocation forcée ?
Etiez-vous mere ? Grand dieu !
Vous, qui, après avoir égaré sa
raison, l' avez rejetée loin de
vous comme un objet d' opprobre ?
Vous, qui avez fait taire les
entrailles maternelles, et qui
l' avez abandonnée à la pitié
publique ? ô femme dénaturée ! Si
les loix humaines n' ont pas établi
de châtimens contre la tyrannie
d' une mere, la justice divine a
les siens, et tu ne pourras leur
échapper ! Tremble ! La vengeance
est lente à descendre ; mais elle

p159

arrive enfin ; et plus elle a tardé,
plus ses effets sont terribles. Elle
a déjà frappé ton complice ; Norton
est mort : j' ai versé tout son
sang en sacrifice aux manes de ta
victime. Ton tourment approche ;
il est déjà dans ton coeur. Mais,
que dis-je ? Le repentir est-il fait
pour toi ? Non : je te prépare un
autre supplice. Tu me trouveras

par-tout sur tes pas ; je t' environnerai
des clameurs de tout un
peuple : j' attirerai sur toi le
mépris et les opprobres. Je dirai à la
foule épouvantée : le voilà, ce
monstre, qui a fait mourir sa fille !

p160

Et l' on te fuira comme on fuit l' assassin,
et tu rentreras dans ta maison solitaire,
que tes amis désertent ;
et, quand ils l' auront
quittée, ils secoueront la
poussière de leurs pieds ; et tu
chercheras des consolations sans en
pouvoir trouver ; et, dans ta
vieillesse affreuse, délaissée de
l' univers, tu n' auras point la
douceur de te sentir presser dans les
bras de tes enfants, de recevoir
leurs tendres soins, d' en être
soulagée dans tes infirmités.
Mais l' ombre de Henriette s' offrira
devant toi : elle te reprochera

p161

sa mort ; elle t' accusera
devant le ciel. Et tu commenceras
à sentir le ver déchirant du
remors ; et les craintes de l' avenir
rempliront d' effroi tes derniers
moments ; et tu mourras dans le
désespoir.

p42

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)